

MOHAMED-SAÏD

Le résistant nommé patience,

«La valeur d'un homme ne se mesure pas à son argent, son statut ou ses possessions. La valeur d'un homme réside dans sa personnalité, sa sagesse, sa créativité, son courage, son indépendance et sa maturité.»

(Mark W. B. Brinton)

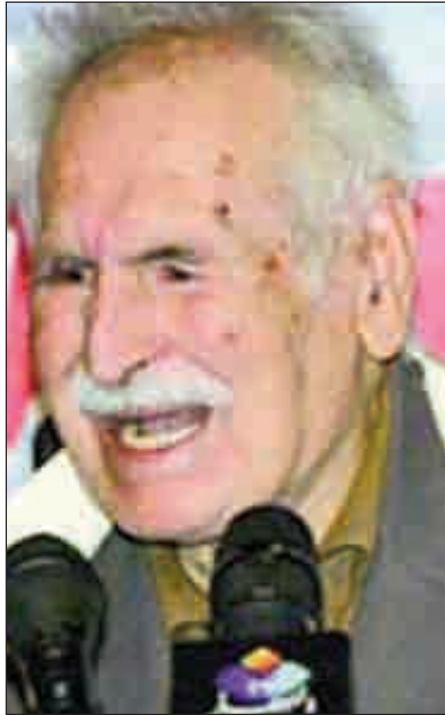
Encore une fois, l'amitié, mais surtout le respect et la gratitude que je dois à certains Hommes de notre pays, ceux qui ont réellement fait l'actualité, me commandent d'intervenir par un petit «quelque chose» — petit effectivement, par rapport à ce qu'ils étaient et à ce qu'ils ont donné — pour montrer mon affliction d'abord, après cette séparation imposée par le destin et, ensuite, pour exprimer ma parfaite reconnaissance pour leur parcours déterminant, un parcours sans faute.

Ainsi, ce soir-là, bien avant l'information donnée par le journal du 20h, deux amis m'ont appelé pour m'annoncer la triste nouvelle du décès de notre grand frère Si Mohamed-Saïd Mazouzi. Une triste nouvelle, assurément, qui me venait avec une grande charge d'émotion, m'informant que ce généreux affidé de la cause nationale a rejoint le Seigneur. Mais au juste, que dis-je, en ce moment d'émotion ? Pourquoi une triste nouvelle ? Ne sommes-nous pas de bons croyants ? Et le défunt, ce patriote accompli, ce bon père de famille, n'était-il pas, en cet instant irréfutable, quand les anges sont venus recueillir son âme pour rejoindre son Créateur..., n'était-il pas, en effet, tout joyeux d'aller le rencontrer avec une charge de bonnes actions, qui vont le

Il rencontre Abane Ramdane à la prison d'El-Harrach et discute amplement avec lui, ayant toujours dans l'esprit l'avènement de la souveraineté nationale pour notre pays et notre peuple. Parce qu'il était de ce point de vue un militant résolu, constamment convaincu de la justesse de la cause et de l'inéluctable victoire». Je reprends un autre passage de mon frère Mehal, tellement nous sommes d'accord sur ce caractère de Mohamed-Saïd Mazouzi, cet homme d'une génération exceptionnelle, d'une Algérie combattante.

pousser dans la direction du paradis ? Ainsi, il est parti joyeux avec cette exhortation du Tout-Puissant : «Ô toi, âme apaisée, retourne vers ton Seigneur, satisfaite et agréée ; entre donc parmi Mes serviteurs, et entre dans Mon Paradis.» (Sourate 89, El Fadjr, l'Aube)

Oui, Si Mohamed-Saïd Mazouzi, celui qui nous a quittés à 92 ans, est allé allègrement rejoindre le Seigneur avec une âme apaisée, parce qu'il fait son ultime voyage, accompagné de ses œuvres qui restent avec lui, afin de les présenter, à qui de droit, le jour du Jugement dernier, ce véritable Jugement qui ne sera ni complaisant ni arbitraire. Oui, avec une âme apaisée — il faut le répéter en cet hommage posthume, pour que les jeunes le sachent —, parce que cet Homme qui n'avait pas ce désir de gloire et de postérité s'intéressait beaucoup plus à autrui qu'à lui-même. Ne se faisait-il pas sienne cette belle citation de Victor Hugo : «Rien n'est stupide comme vaincre ; la vraie gloire est convaincre...» ? En effet, c'est ce qui intéressait, pendant toute sa vie de patriote et de responsable, cet Homme à l'humilité exemplaire et dont la valeur — sa première valeur — tenait dans sa capacité de donner... et non de prendre. Et c'était cela notre grand frère, celui qui est parti avec sa discrétion légendaire, cet honnête citoyen d'abord et cet agréable responsable, ensui-



Mohamed-Saïd Mazouzi, un homme digne et fier.

te, qui émergeait dans le gotha de ces dirigeants qui n'ont jamais triché, comme le souligne hautement, le concernant, mon ami Nacer Mehal, l'ancien ministre.

Qui était cet Homme fidèle à son pays, à son peuple ?

Oui, mais au juste — et cependant pour l'information des jeunes, les autres le connaissent assurément —, qui était cet Homme fidèle au service exclusif de son

pays et non point des chapelles politiques, en reprenant encore mon ami ministre ?

Il est né à La Casbah, en 1924. Il a vécu dans cette citadelle, chez ses grands-parents maternels, dont le patriarche, le mufti d'Alger, cheikh Arezki Bennacer, loin de son bled d'origine, Makouda, en Haute-Kabylie, dans la commune mixte de Tigzirt-sur-Mer. Après les études primaires à Alger, il se déplace avec son grand-père à Dellys et va décrocher, là-bas, son certificat d'études en 1937, avant de rejoindre le lycée Bugeaud d'Alger, puis le lycée de Ben Aknoun. Mais, au bout de deux années, il a été renvoyé dans son douar, car la Seconde Guerre mondiale venait d'éclater et le lycée a été occupé par la 19^e Région militaire.

Voilà donc l'enfant de La Casbah ou de Makouda — c'est selon — qui, adolescent déjà, doit retourner à Tizi-Ouzou où il ne fait que la moitié de l'année scolaire au Collège moderne de la ville. C'est là qu'il rencontre ses amis Omar Oussedik, Ali Laïmèche, Mohamed Lamrani, entre autres. Et c'est là aussi que la politique va l'accaparer pour lui donner les rudiments du militantisme et, bien sûr, l'enrôler définitivement pour qu'il soit assidu et qu'il fasse son ascension dans ce monde du désintéressement et de la lutte pour l'émancipation du peuple algérien. Et en cette époque, «le monde était en guerre, toute la planète était en ébullition.

On était confrontés à un bouleversement mondial qui nous a touchés de plein fouet. On en a vite pris conscience, car on ne pouvait rester les bras croisés, nous les colonisés, les indigènes soumis à des lois spécifiques. On ne jouissait pas de nos droits et de nos libertés. C'était suffisant pour nous révolter», répondait-il avec clarté quand il scrutait son passé.

Il adhère au scoutisme, au sein des SMA, et fait la connaissance de Salah Louanchi qui devient son ami. De cette école du militantisme où il fait ses premières armes, il va frapper à la porte du PPA, soutenu par une connaissance de la famille. Promu responsable, il va directement — cet Homme fougueux mais néanmoins précautionneux — étendre les cellules dans les douars environnants de Makouda, Sidi Naâmane et Tigzirt.

Le 8 mai 1945, le jeune Mohamed-Saïd prend acte des massacres de populations perpétrés par les reîtres au nom de la police et de l'armée colonialistes et s'investit avec le responsable de la région, Zerouali, qui décide de répondre aux massacres de l'occupant. Du boycott des élections, de la justice et des marchés, jusqu'aux actions concrètes, malgré la mise en place de milices dans la région, dont cet attentat contre le bachagha Aït Ali, le jeune militant a été arrêté le 15 septembre 1945, pour «complicité de tentative d'assassinat», en même temps que les Hamraoui, Saâdi, Chabni, Beljoud et 16 autres militants de Sidi Naâmane et du douar Ben Thour, dans la région de Dellys.

Depuis ce temps, jusqu'à l'indépendance du pays, le légendaire prisonnier Mohamed-Saïd Mazouzi n'est pas resté cloîtré, seulement, ou prostré sans espoir ; il a bougé positivement, il s'est démené et résisté pour présenter un visage de combat continu, lui servant contre l'ennui, contre le défaitisme et pour des lendemains heureux... C'est dire qu'il a su faire œuvre utile — comparative-ment à d'autres — en utilisant ce temps infini dans des créneaux qui allaient ouvrir des pistes, dans l'Algérie de demain et à laquelle il y croyait. Ainsi, de Barberousse où commence son odyssee jusqu'aux prisons de France, les Baumettes, la Santé, Melun, Clervaux, Chaumont, Marseille, puis le retour au pays, à Oran, à El-Harrach, El-Asnam, et encore Barberousse, 17 ans de privations ont sans doute marqué le plus vieux prisonnier de guerre. «En prison, j'ai connu beaucoup de cadres : Dahlab, Yazid, Abane. Je n'ai pas été livré à moi-même, à ressasser ma pénible situation !» confiait-il.

En 1955, il est jugé au tribunal d'Alger et après 10 ans de détention, voilà que la sentence tombe, plus lourde : la perpétuité ! Il fera encore des «cures de détention» çà et là, rencontrant dans ses allers et venues de hautes personnalités de la Révolution.

Rappelons-nous qu'une fois ministre du Travail et des Affaires sociales, il a ouvert la voie à l'expression démocratique, par le théâtre des travailleurs, et par d'autres aspects et programmes de l'action culturelle, comme la peinture par exemple, où, à sa tête, il a nommé Issiakhem. Quant au théâtre, il ne pouvait mieux choisir en la personne de son ami Kateb Yacine.

Il rencontre Abane Ramdane à la prison d'El-Harrach et discute amplement avec lui, ayant toujours dans l'esprit l'avènement de la souveraineté nationale pour notre pays et notre peuple. Parce qu'il était de ce point de vue un militant résolu, constamment convaincu de la justesse de la cause et de l'inéluctable victoire». Je reprends un autre

Par Kamel Bouchama, auteur

passage de mon frère Mehal, tellement nous sommes d'accord sur ce caractère de Mohamed-Saïd Mazouzi, cet homme d'une génération exceptionnelle, d'une Algérie combattante.

1962, sa vie de responsable, jusqu'à sa retraite

1962, enfin... le bout du tunnel ! Il voit la lumière. C'est gagné ! se disait-il, avec autant de satisfaction que de repos moral.

1962, il commence sa vie de responsable après l'indépendance. Il dirige le FLN à Tizi-Ouzou en tant que responsable de la Fédération, ce qui deviendra, peu de temps après, le Commissariat national du parti. 1964, après le Congrès de l'Atlas — le cinéma Majestic —, il va diriger le fameux département des Organisations de masses au FLN. Après cette haute responsabilité au sein du FLN, il est désigné par le président Boumediène en 1966 wali de Tizi-Ouzou. Il reste à ce poste jusqu'à 1968 pour être muté à une autre fonction au gouvernement : ministre du Travail et des Affaires sociales. Il reste longtemps en charge de ce portefeuille, 10 ans où il fait de «l'excellent boulot» en s'entourant des meilleurs cadres, parmi ceux que possédait le pays à cette époque. Ensuite, il est ministre des Moudjahidine, en sa qualité de sage et d'ancien patriote, ayant passé sa jeunesse, toute sa jeunesse, dans les geôles rébarbatives du colonialisme.

1978 et la fin de l'année, décès du président Boumediène. Mohamed-Saïd Mazouzi rentre au Bureau politique du FLN, après le Congrès extraordinaire de décembre. Dans cette instance du parti, il préside successivement la commission de l'organisation générale et la commission économique et sociale.

En 1984, il quitte le Bureau politique, et se contente de sa qualité de membre du Comité central du FLN. Il reste dans ce statut jusqu'en 1988, ce après quoi il démissionne du FLN, en son âme et conscience. Il reste chez lui, dans la réflexion et, bien sûr, en se morfondant, comme tous les honnêtes militants, sur la situation que traverse le pays. En effet, il se morfondait cet Homme — qu'on ne peut écrire qu'en majuscule — et qui, de tout temps, était ouvert au dialogue et à la démocratie, cet Homme qui, de plus, était partisan des idées de progrès.

Cette forme de gestion ou ce caractère existait chez lui depuis qu'il se trouvait en fonction, dans les plus hautes responsabilités de l'Etat. Rappelons-nous qu'une fois ministre du Travail et des Affaires sociales, il a ouvert la voie à l'expression démocratique, par le théâtre des travailleurs, et par d'autres aspects et programmes de l'action culturelle, comme la peinture par exemple,

où, à sa tête, il a nommé Issiakhem. Quant au théâtre, il ne pouvait mieux choisir en la personne de son ami Kateb Yacine. Ce dernier, avec ces deux pièces cinglantes et, par trop pertinentes, disons courageuses et considérées, à cause de leur franc-parler, comme «très démocratiques», a dérangé un peu, pour ne pas dire beaucoup